

24 janvier – Cité Internationale des Arts

Oulimata Gueye

« Penser les utopies numériques ? »

Oulimata Gueye est commissaire d'exposition et travaille sur les cultures numériques. Parmi ses domaines d'investigation, elle développe *Africa sf*, sur la place de la science sur le continent africain et les potentiels de la fiction comme espace et outil d'analyse et de projection; *Afrocyberféminismes*, sur les questions de racialisation et de genre dans les technologies numériques; et *Utopies Non Alignées*, sur les initiatives africaines qui pensent les technologies et les sciences dans une perspective de non alignement sur les modèles dominants et de réappropriation des moyens d'action.

Résumé :

Il est admis que la révolution numérique prend naissance et se développe au XXe siècle entre l'Europe et les États-Unis. Cette histoire officielle a déjà ses figures emblématiques, qu'elles soient issues du monde de la recherche, de la contre-culture ou de l'entrepreneuriat.

Or ce récit est mis à mal depuis quelques années par des chercheurs, des artistes et des hacktivistes qui dénoncent son occidental-centrisme et déconstruisent les mythes et utopies qui ont accompagné le développement des technologies numériques à l'échelle mondiale. La relecture critique en cours, met en évidence les processus de contrôle et d'exploitation ainsi que les biais des technologies numériques. Elle réhabilite des apports scientifiques oubliés ou invisibilisés. Surtout, elle déplace les cadres de réflexion et pourrait aboutir à l'élaboration de nouvelles utopies. Ce mouvement est très présent dans la sphère extra-occidentale et sur le continent africain mais aussi dans les diasporas. Il met en lumière les nouvelles figures de la contestation et le travail d'acteurs longtemps relégués dans des angles morts, qui n'ont cependant jamais cessé de penser, bricoler et détourner les technologies pour des usages inédits et à des fins d'émancipation?

Comment organiser, depuis « les Suds », une guerre de décolonisation du Net, une « cyber résistance » comme le prône l'artiste Tabita Rezaire? Est-il possible de concevoir et de développer des technologies et des pratiques numériques qui ne soient pas alignées sur des modèles hégémoniques et néocolonialistes? Les technologies numériques sont-elles uniquement le produit de la culture occidentale? Quels sont les laboratoires des pratiques alternatives? D'autres futurs sont-ils possibles, souhaitables en dehors des technologies numériques? Peut-on encore penser en termes d'utopies?

7 février – Cité Internationale des Arts

Moïse Touré

« 2147, et si l'Afrique disparaissait ? Esquisse d'une réflexion sur la pensée extra-occidentale : du politique au poétique par la scène. »

Metteur en scène, concepteur de projets

Moïse Touré crée la Compagnie Les Inachevés, de 1984 à 1988, à Grenoble, dans le quartier de la Villeneuve. Voyageur, rassembleur, il multiplie les collaborations artistiques à travers le monde (Mali, Madagascar, Brésil, Bolivie, Caraïbes, Japon, États-Unis...). Il sera notamment artiste associé à la scène nationale de Guadeloupe où il créera les bases d'un répertoire dramatique en langue créole, et à Bonlieu Scène Nationale d'Annecy. En 2012, il crée

l'Académie des savoirs et des pratiques artistiques partagées (intergénérationnelles) avec, pour premier acte fondateur, la mise en œuvre du projet *Trilogie pour un dialogue des continents : Europe (France) / Afrique (Burkina Faso) / Asie (Vietnam)*. Parmi ses plus récentes expériences et créations : *la Minute de silence* (2003-2007) de Claude-Henri Buffard autour de la question de la mémoire ; *Paysage après la pluie II* (2005) au Théâtre de l'Odéon ; *Pawana* (2009) de JMG Le Clézio à Sao Paulo en collaboration avec Georges Lavaudant dont il est devenu, depuis, le collaborateur artistique; de 2009 à 2011, quatre pièces de Bernard Koltès (*La Nuit juste avant les forêts*, *Tabataba*, *Quai Ouest*, *Dans la solitude des champs de coton*) à Annecy, Grenoble, Paris, au Mali, au Burkina-Faso au Brésil, en Bolivie, au Japon ; de 2011 à 2014, une trilogie *Duras sur trois continents* ; en 2016, « Utopies urbaines – citoyen acteur », un dispositif artistique déployé sur deux ans autour de Grenoble. En 2017, il clôt le programme *Promesse Factory* mené sur plusieurs mois avec des femmes en collaboration avec Bonlieu, scène nationale d'Annecy, et a créé en 2018 le second volet de *2147, l'Afrique* (2007) intitulé *2147, et si l'Afrique disparaissait*, avec des danseurs, acteurs et musiciens africains, en collaboration avec le chorégraphe Jean-Claude Gallotta et la chanteuse Rokia Traoré.

Résumé :

L'Afrique ? Disparaître ? Impossible... Pourtant, en 2004, l'ONU annonçait que l'Afrique n'atteindrait pas l'objectif de réduction de moitié de la pauvreté avant 2147. Aujourd'hui, Moïse Touré transforme cette cynique prophétie en énergie de vie.

« *En 2147, nous serons tous africains* » et pour mieux nous en convaincre, Moïse Touré convie la musique de Rokia Traoré, la chorégraphie de Jean-Claude Gallotta, les costumes d'Abdoulaye Konaté. Les mots inédits de Dieudonné Niangouna, Aristide Tarnagda, Odile Sankara, Hubert Colas, Alain Béhar, Jacques Serena, Claude-Henri Buffard et Fatou Sy nous parlent de l'exil, de l'identité, du commerce mondialisé, de l'espoir et du droit que nous avons tous « à rêver notre rêve ». Tous réunis afin d'offrir « *une réponse poétique au devenir du monde* ».

21 février – Cité de l'Architecture et du Patrimoine

Malcom Ferdinand

« *Black Panther* ou l'utopie maronne des Amériques Noires »

Malcom Ferdinand est docteur en philosophie politique de l'Université Paris Diderot et chercheur au CNRS (IRISSO/Université Paris Dauphine). Situées au croisement de la philosophie politique, des théories postcoloniales et de l'écologie politique, ses recherches portent sur l'Atlantique Noir et principalement la Caraïbe. Il explore articulations et intersections entre les questions politiques, l'histoire coloniale et les enjeux d'une préservation écologique du monde.

Résumé:

Au troisième rang des entrées aux États-Unis et dans le top 10 à l'international, le film *Black Panther* de 2018 fit une irruption fracassante dans le milieu du cinéma américain de super-héros. Outre l'excellente réalisation de Ryan Coogler, les thèmes qui séduisent abondent : la présence majoritaire de protagonistes et de super-héros masculins et féminins Noirs ; la peinture d'une Afrique puissante ; la beauté de paysages musicaux et culturels

transatlantiques ; et les lueurs de contestations politiques d'une condition mondiale des Noirs. Les critiques furent tout aussi présentes. Malgré les enthousiasmes suscités, *Black Panther* relèverait d'une économie capitaliste qui propage l'hégémonie culturelle américaine par son cinéma. De quoi donc *Black Panther* est-il le nom ? Dans cette présentation, Malcom Ferdinand avance l'idée que le film figure avant tout une quête existentielle des Africains-Américains, et plus largement des Amériques Noires, d'une place, d'une histoire et d'un futur dans le monde moderne. La conflictualité centrale dans *Black Panther* est celle d'une confrontation fantastique avec le fantasme d'une utopie maronne.

14 mars – Cité de l'Architecture et du Patrimoine

Hamedine Kane

« Le Devenir Révolutionnaire Permanent »

Hamedine Kane est un artiste-réalisateur mauritanien-sénégalais. Il vit et travaille à Bruxelles. Au cours des deux dernières années, son travail s'est centré sur les sujets de l'exil et de l'errance. En 2018, il entame une nouvelle série sur l'héritage, la mémoire et les futurs intitulée *Le devenir révolutionnaire permanent*. Il s'y inspire des écrits qui ont accompagné les luttes et les combats des Noirs à travers l'histoire et qui continuent d'influencer les nouvelles générations. Hamedine Kane est diplômé de l'Institut JP Lallemand de Bruxelles et de l'IUT Nanterre Paris X. En 2017, il est lauréat du prix Ouaga Film Lab pour son projet *À l'ombre d'Elimane*.

Résumé :

Le point de départ du projet de l'artiste dont il sera question dans cette intervention est l'espace partagé – de rues, de plages, de marchés dans des villes telles Dakar, Bombay ou Calais. Tout s'y trouve dans un processus de migration et de devenir constant. Processus qui, dans bien des cas, devrait nous inciter à la contestation, voire à la révolte. Certes, dans la plupart des cas, la révolution « finit mal » ; ce n'est pas pour autant une raison de cesser d'être en opposition. Bien au contraire : à l'évidence, c'est d'un « devenir révolutionnaire permanent » qu'il est besoin. Ces réflexions sont abordées ici dans le sillage de penseurs comme James Baldwin, Joseph Zobel, Camara Laye, Ta-Nehisi Coates ou Cheikh Anta Diop. Tous traitent de sujets graves, de revendications politiques et sociales, de révolte(s). Ce faisant, ils préparent leurs lecteurs à faire face au monde qui vient. Inquiets, face à l'urgence, ils s'adressent aux jeunes esprits futurs. Hamedine Kane a acheté des exemplaires de leurs livres, objets de seconde main, auprès de vendeurs ambulants – des enfants pour la plupart, qu'il a croisés à Dakar et dans d'autres capitales africaines. La majorité d'entre eux ne savent ni lire ni écrire. Cependant, ils entretiennent avec l'objet livre un rapport profond, touchant, mystérieux. Arpentant l'espace urbain avec des piles d'ouvrages qu'il s'est procuré auprès d'eux, l'artiste spéculé. Son activité – de lecteur, de marcheur – consiste à anticiper ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, afin de nous préparer à ce monde qui vient.

21 mars – Cité Internationale des Arts

Ayoko Mensah

« Plateformes afropolitaines : quels futurs ? »

Ayoko Mensah est expert, journaliste, auteure et activiste culturelle. Depuis 2016, elle travaille comme programmatrice artistique et conseillère au sein du département Afrique du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Depuis 2000, elle est également consultante pour

plusieurs organisations (UNESCO, Commission Européenne, Organisation Internationale de la Francophonie, Musée Royal de l'Afrique Centrale,) et intervient régulièrement dans des colloques internationaux.

Franco-Togolaise, née en 1968, Mensah est diplômée en Management culturel (MA) de l'Université Paris-Dauphine (France), en Lettres Modernes (MA) de l'Université Sorbonne Nouvelle (Paris) et en journalisme (CFPJ, Paris). Après avoir dirigé la revue *Africultures* (www.africultures.com) de 2005 à 2008 et fondé et édité le magazine *Afriscope*, elle a travaillé comme expert pour le programme de soutien UE-ACP aux secteurs culturels ACP (Afrique, Caraïbes et Pacifique), *ACPCultures +*, au Secrétariat ACP à Bruxelles. Depuis 1995, elle a écrit plus d'une centaine d'articles (notamment pour *Africultures.com*) et a collaboré avec plusieurs médias (RFI, *Revue Noire*, *Ballet Tanz*, *Balafon*, etc.)

Elle a également co-écrit plusieurs ouvrages : *Houn-Noukoun, Tambours & Visages* (1996), *Faustin Linyekula, chorégraphe* (2002); *Un corps à construire - La nouvelle génération d'artistes africains de la performance* (2004); *Créations artistiques en pays d'islam* (2006); *Kultur Afrika* (2010); *Djoliba, le grand fleuve Niger* (2010); *Créer en postcolonie - Voix et dissidences belgo-congolaises* (2016).

Récemment, Mensah a publié une nouvelle dans le recueil «How Free is Free? Réflexions sur la liberté d'expression créative en Afrique » édité par Arterial Network et a réalisé son premier court métrage intitulé « Bilal ».

**4 avril – Cité Internationale des Arts
N'Goné Fall – sous réserve de confirmation**

**11 avril – Bétonsalon, 9 esplanade Pierre Vidal Naquet, 75013 Paris
Eva Barois de Caevel
« Ici, j'ai tout ce qu'il me faut »**

**9 mai – Villa Vassilieff, 21 avenue du Maine, 75015 Paris
Katja Gentric & Annael Le Poulleneq
«... quand soudain le futur fit irruption : décalages et coïncidences dans l'art et le cinéma sud-africain d'aujourd'hui. »**

**23 mai – Villa Vassilieff, 21 avenue du Maine, 75015 Paris
Nadia Yala Kisukidi
« laetitia africana »**

**13 juin – Cité de l'Architecture et du Patrimoine ou Cité Internationale des Arts
Claire Bosc Tiessé et Felwine Sarr**